

Ceux qui veillent

Être attentifs



Je n'avais jamais connu de nuit plus noire que cette nuit-là. Je me trouvais dans un village reculé de l'Ouganda oriental et la ville où nous habitions n'avait pas de réseau électrique. De petits feux de camp se dressaient donc çà et là chaque soir pour éclairer la nuit. Les gens s'y donnaient rendez-vous pour parler, rire ou raconter des histoires, et leurs visages brillaient dans la douce lumière du feu de bois. Mais cette nuit était inexplicablement silencieuse. Nous avons quitté, quelques voyageurs et moi-même, la maison d'un ami missionnaire située à environ 500 mètres de l'école où nous étions en poste, mais cette courte marche nous semblait durer une éternité. Il n'y avait ni lune ni étoile et l'obscurité était si absolue que je ne voyais pas mes propres mains. J'ai allumé une lampe à pétrole et nous nous sommes serrés autour pour avancer. C'était la seule lumière à des miles à la ronde. Elle éclairait à peu près deux mètres de piste devant nous, puis plus rien, comme si nous marchions sur la crête du monde.

Tout était silencieux, sauf le grincement sinistre de la vieille lampe rouillée qui se balançait lentement et les cris des crapauds-buffles dans la nuit. J'étais terrifiée ; j'avais peur de l'obscurité, peur de ce qui pouvait se trouver au-delà du faible halo de la lanterne, peur de tout ce que je ne pouvais voir. Dans ce noir de poix, tous nos sens étaient en éveil. Je veillais, attentive à chaque son, à l'affût du moindre bruit. Tout prenait une

densité extraordinaire : je percevais la moindre variation du faisceau lumineux, j'entendais tous les cris des crapauds, le bruit de chacun de mes pas sur le sol pierreux. Je n'attendais qu'une chose : me retrouver en sécurité entre quatre murs et dans une pièce fermée à clé, loin de tout ce qui pouvait se trouver dans l'obscurité. Le lendemain matin, nous avons appris qu'une patrouille de soldats qui combattaient sur la frontière du Congo s'était approchée et avait semé la mort non loin du village. Tous les feux de camp avaient été éteints et toute la population s'était mise à l'abri, sauf nous.

Je ne suis pas prête d'oublier cette nuit-là, ni l'extrême concentration que demandait cette veille dans l'obscurité la plus profonde. Ces quelques centaines de mètres dans le noir sont à l'image de notre vie. Nous voyons seulement à quelques pas devant nous. Nous ne savons pas ce que nous réserve la prochaine heure et encore moins le jour suivant. Je me sentais vulnérable sur cette route sombre, non que j'aie été plus exposée que de coutume (je ne savais pas à ce moment-là que des combats faisaient rage dans les environs, et en réalité personne ne s'approcha de nous à aucun moment), mais parce que j'étais dans l'obscurité, presque seule, sans les choses dont je m'entoure habituellement – et qui me donnent l'impression d'être en sécurité et de contrôler la situation.



Dans notre extrême vulnérabilité nous ne pleurons pas seulement, nous veillons. C. S. Lewis écrivait dans son journal de deuil : « Personne ne m'avait jamais dit que le chagrin était à ce point semblable à la peur¹. » Et comme ce dernier, je découvre que mon chagrin se transforme souvent en angoisse. Les difficultés par lesquelles je suis passée me font craindre tout ce qui pourrait arriver. Et je me surprends à dire : « Plus rien, mon Dieu. Ne m'enlève rien de plus ! ». Mais il est impossible de faire ce genre de marché avec Dieu.

Nous pouvons atteindre les plus hauts sommets de la connaissance et de la sagesse humaines et ignorer ce qui va se passer d'ici demain. Tels des veilleurs de nuit, nous ne savons pas qui viendra en premier,

1. C.S. Lewis, *Apprendre la mort* (1961), trad. J. Prignaud et T. Radcliffe, Paris, Cerf, 2019, p. 7.

le voleur ou l'aurore. Et nous sommes en communion avec le psalmiste qui compte sur le Seigneur « bien plus que les guetteurs attendent le matin, oui, plus que les guetteurs attendent le matin » (Ps 130.6). Mais notre angoisse demeure car nous ne savons pas quand viendra le jour, ni ce qui va nous arriver d'ici là. Notre vie est à l'image de notre marche sur cette route pierreuse, un pas devant l'autre, serrés contre nos proches, les yeux rivés sur le peu de lumière que nous avons reçu et nous reposant sur Dieu pour tout ce qui est au-delà.

Pour les chrétiens, veiller est une pratique, un devoir même. Nous sommes « à l'affût » de la grâce.

Nous proclamons à tous que même dans la nuit la plus profonde, quelqu'un veille sur nous, que nous pouvons nous reposer sur lui et qu'il ne nous abandonnera pas. Nous croyons que, même si le pire devait arriver, il y a une solidité à la beauté, celle de Dieu lui-même, qui ne disparaîtra pas. Notre position de veilleurs ne nous conduit pas à nier les horreurs de la nuit ; elle est – au contraire – un pari sur le matin qui vient.

La peur aussi nous rend vigilants, mais elle n'annonce pas l'aurore, seulement la désolation. Elle nous porte à croire que la grâce ne sera pas suffisante pour affronter ce qui vient et qu'il n'y a personne pour nous accompagner sur cette route sombre.

Dans la prière des complies, nous prions pour ceux qui veillent et je crois que ces paroles peuvent être comprises de façon littérale : nous prions pour les gardiens de nuit, les policiers, les pompiers et tous ceux qui ont l'œil rivé sur leurs radars. Mais nous intercédons aussi pour ceux qui veillent sans savoir ce qui les attend. Dans ce sens nous faisons tous partie de « ceux qui veillent ». S'il vous est déjà arrivé d'être réveillé en pleine nuit, concentré sur le bruit que vous n'êtes pas sûr d'avoir entendu ou sur les craintes qui s'agitent en vous, alors vous savez ce que veiller veut dire.

Veiller, c'est attendre, mais c'est plus que ça (et ça n'a rien à voir avec l'ennui éprouvé dans une file d'attente à la Poste ou au supermarché !). Veiller demande de l'attention, un profond désir et de l'espoir. C'est l'amoureux qui, un bouquet à la main, cherche un visage dans la foule d'un aéroport, la future mère guettant ses premières contractions ou l'ami qui fait les cent pas devant l'hôpital. Tel une sentinelle